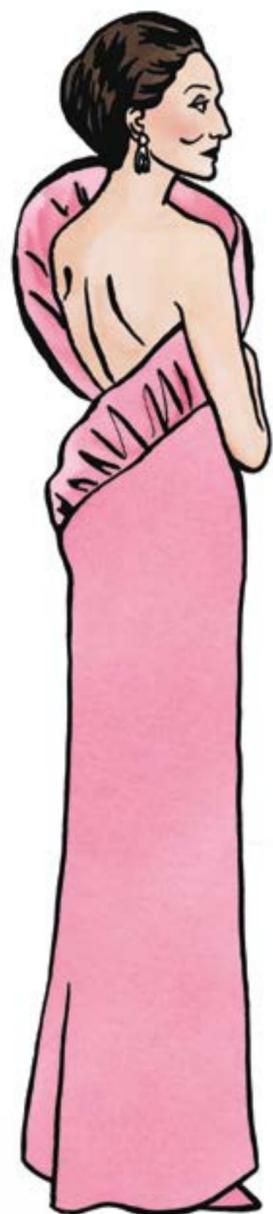


LE TEMPS RETROUVÉ



La comtesse de Ribes tourne la page. En décembre et au printemps prochain, le contenu de son hôtel particulier sera dispersé par Sotheby's, mettant fin à un cadre de légende et à un art de vivre qui a fait le prestige de Paris.

Par **Éric Jansen** — Illustrations **Sacha Floch Poliakoff**

Le 14 juillet dernier, alors que le Tout-Paris était déjà parti à Saint-Tropez, en Provence ou en croisière, un petit groupe revenait dans la capitale pour assister à un dîner un peu particulier. La comtesse de Ribes recevait chez elle pour ses 90 ans. Une trentaine de fidèles avait fait le déplacement non seulement parce que Jacqueline de Ribes a toujours fasciné son entourage, mais aussi pour voir une dernière fois cette maison unique à Paris. L'annonce, le 25 juin, de la vente de son contenu par Sotheby's avait fait l'effet d'une bombe : après les Rothschild, qui se séparaient en 2007 de l'hôtel Lambert, les Pozzo di Borgo, qui vendaient le leur en 2010, c'était donc au tour de l'hôtel particulier des Ribes d'être vidé. Plus que la perte d'un décor au raffinement inouï, c'est le symbole de la fin d'un art de vivre entretenu depuis plus de deux siècles par l'aristocratie française. Triste constat quand on compare avec les palais romains ou florentins encore aux mains des mêmes familles.

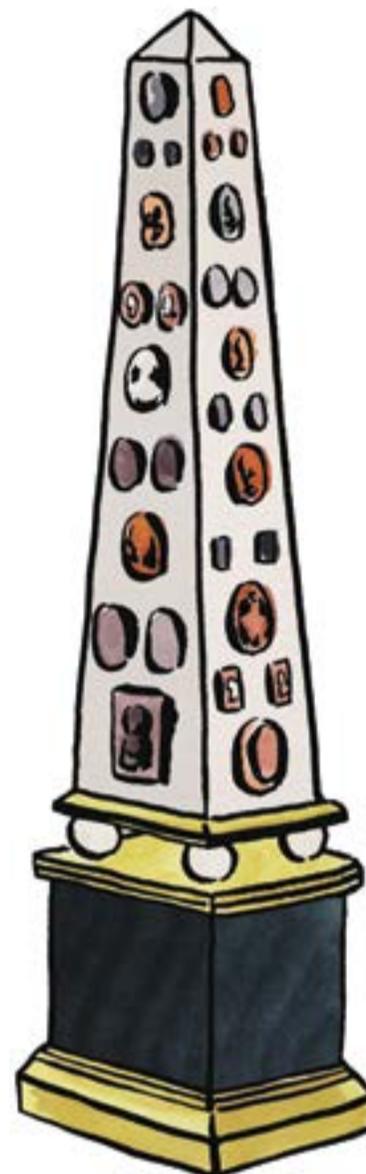
icône des couturiers, créatrice elle-même, Jacqueline de Ribes a vécu dans un sublime écrin à la gloire du XVIII^e siècle. Exemple avec le tableau d'Élisabeth Vigée Le Brun dans le grand salon.



Mais les proches de Jacqueline savaient depuis longtemps que la fête était finie. Ses deux enfants avaient fait leur vie loin de l'hôtel particulier de la rue de la Bienfaisance et la mort d'Édouard de Ribes en 2013 avait considérablement freiné le rythme des soirées mondaines. Depuis, la vaste maison avait éteint ses lumières, Jacqueline préférant même habiter d'autres endroits, devant le parc Monceau ou à Marbella, éprouvant cependant toujours une grande joie à revenir hanter ce cadre somptueux, ouvrir ses armoires où étaient rangées des centaines de robes et se plonger dans des cartons remplis de milliers de photos retraçant sa vie romanesque, en caressant le rêve d'en faire un jour un livre...

C'est par son mariage en 1948 avec celui qui est alors vicomte de Ribes que la fille du comte Jean de Beaumont arrive dans cette maison. Elle n'a pas encore 19 ans. Elle habite une aile de l'hôtel de ses beaux-parents et le comte et la comtesse de Ribes ne sont pas connus pour être des mondains déchainés. La famille a fait fortune dans la banque et cultive la discrétion. La jeune femme a une conception de la vie plus pétillante... D'une grande beauté,

Parmi les lots vedettes des enchères organisées par Sotheby's figurent ce tableau de Marguerite Gérard et Jean-Honoré Fragonard (ci-dessous en haut), et cette toile de Nicolas-Bernard Lépicié (au-dessus de la commode). De jolis souvenirs parsèment également la vente, comme cet obélisque réalisé par Lucien Toulouse, cadeau de Charles de Noailles à Édouard de Ribes en 1980.



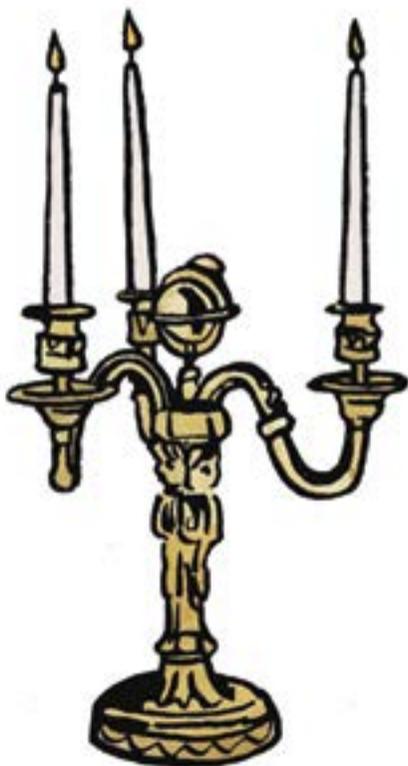
le visage altier avec ce nez aristocratique qu'immortalisera plus tard Richard Avedon, la silhouette élancée, gracieuse et idéale à habiller, elle ne passe déjà pas inaperçue. Au Bal du siècle de Charles de Beistegui, à Venise en 1951, elle fait une entrée remarquable, même si elle a choisi de brouiller les pistes en portant le même masque et le même costume que deux autres amies. Ce plaisir du déguisement ne la quittera plus : elle sera tour à tour ahurissante Folle de Chaillot au Bal My Fair Lady d'Hélène Rochas en 1965, sultane au Bal oriental du baron de Rédé en 1969 ou encore spectaculaire duchesse de Guermantes au Bal Proust des Rothschild à Ferrières en 1971. Sans doute ce goût de la fête lui a-t-il été transmis par son grand-oncle Étienne de Beaumont, célèbre pour les bals qu'il donna dans les années 1920-30. Il sera son mentor jusqu'à sa mort en 1956. Ainsi est-ce lui qui l'emmène la première fois chez Christian Dior, Jacqueline a alors 14 ans... Quelques années plus tard, elle figurera sur la liste des femmes les mieux habillées au monde.

Le grand goût français

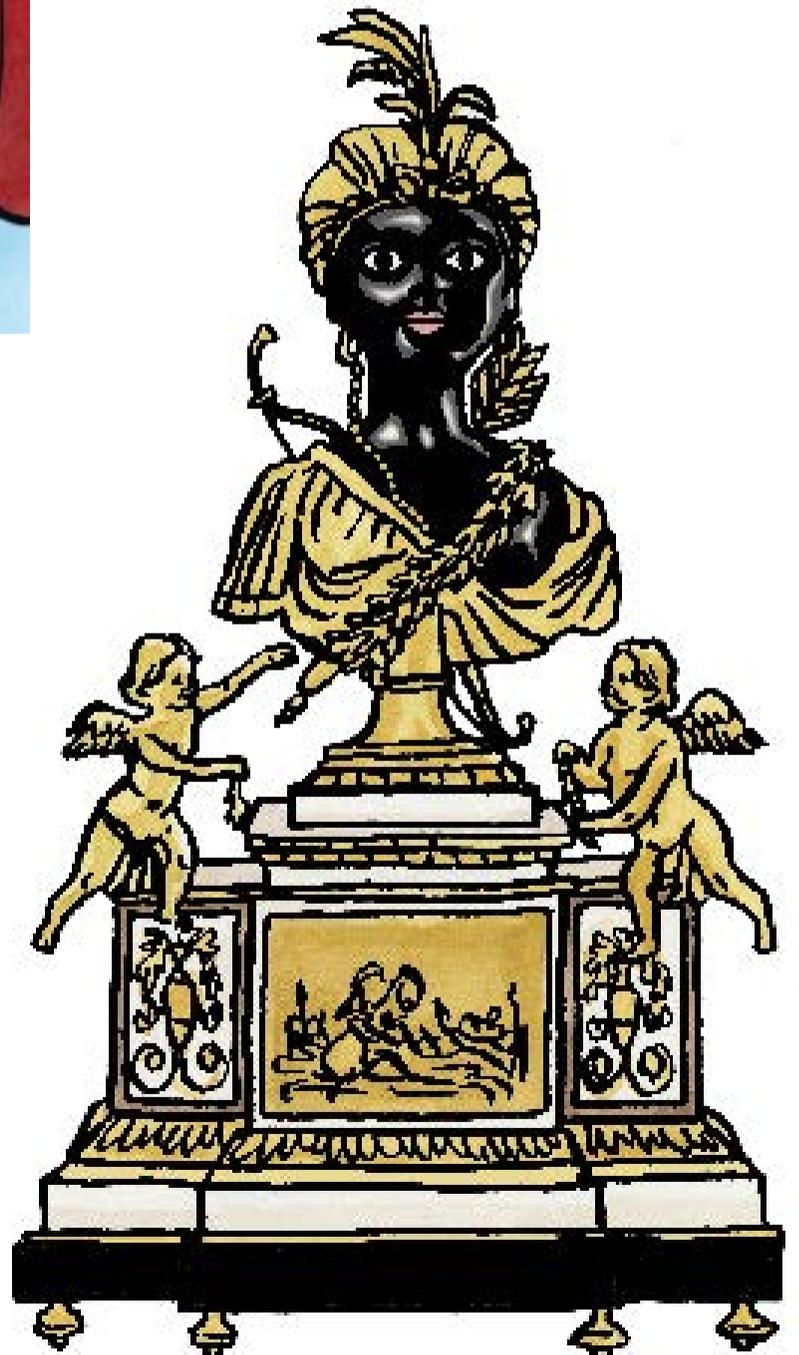
Sa réputation de maîtresse de maison ne va pas tarder à lui donner une aura plus grande encore. Elle commence toutefois par une maladresse. L'anecdote est connue : pour le premier grand dîner qu'elle souhaite organiser, elle ne fait pas attention à la date... Quand elle en parle à son beau-père, celui-ci se récrie : « Un 21 janvier ? Mais vous n'y pensez pas ! C'est l'anniversaire de la mort de Louis XVI ! » Jacqueline retiendra la leçon et ne fera plus jamais de faux pas. Ses réceptions sont brillantes, parfaites de sophistication et de maîtrise. Car elle cache derrière une apparente légèreté mondaine, mélange de joie de vivre



et de bonne éducation, un caractère bien trempé et une rigueur inflexible. Son soin maniaque à contrôler dans les moindres détails l'organisation d'un dîner et l'excellence de sa table lui valent bientôt le titre de « reine de Paris ». Titre dont on couronnait aussi la baronne Marie-Hélène de Rothschild, mais celle-ci s'éteint en 1996. Si elle n'a pas le cadre solennel de l'hôtel Lambert, la demeure de la vicomtesse devenue comtesse de Ribes en 1982, à la mort de son beau-père, supporte toutefois la comparaison. Construit en 1865 par Auguste Tronquois, l'hôtel de la rue de la Bienfaisance a des volumes emblématiques du Second Empire et de son atmosphère de fêtes. Mais la décoration intérieure flirte plus avec le style Louis XVI qu'avec celui de Napoléon III. Mis à part la galerie aux allures de jardin d'hiver, très XIX^e siècle, où Jacqueline donnait ses grands dîners et présentait ses défilés de mode à partir de 1983 (année de création de sa maison de couture), les autres pièces de la maison déclinent une élégance toute XVIII^e, écrin parfait pour une collection de meubles, d'objets d'art et de tableaux de ce siècle. Des œuvres de qualité muséale réunies par plusieurs générations de Ribes auxquelles s'ajoutent au fil du temps les acquisitions du couple, comme deux magnifiques toiles d'Hubert Robert. Le grand goût français, comme on disait alors, qui rappelle aussi l'origine de la famille : l'ancêtre, Jean de Ribes, fut très proche de Louis XVI. Banquier, il lui prêta même de l'argent !



Proposé aux enchères le 11 décembre, ce magnifique candélabre faisant partie d'une paire d'époque Louis XV et la pendule musicale automate qui appartenait à Marie-Antoinette. Elle est estimée entre un et deux millions d'euros. Le reste de la maison sera dispersé au printemps.



Provenances royales

On comprend mieux les provenances royales des lots du premier jour de la vente Sotheby's, le 11 décembre prochain, consacré aux chefs-d'œuvre de la collection. L'écran de cheminée était dans la chambre de Louis XVI à Saint-Cloud, la pendule musicale et automate appartenait à Marie-Antoinette. Le tableau d'Élisabeth Vigée Le Brun, *Junon demandant à Venus sa ceinture magique*, a été commandé par le comte d'Artois, frère de Louis XVI. Plus rares encore, deux bronzes d'Antonio Susini, l'un représentant *L'Enlèvement d'une Sabine*, l'autre une allégorie de *La Fortune*, proviennent de la collection de Louis XIV... Le 12 décembre, la bibliothèque d'Édouard de Ribes sera dispersée et là encore, des merveilles devraient faire s'envoler les enchères: ainsi cette édition originale des *Essais* de Montaigne, estimée près d'un million d'euros, ou cet exemplaire des *Promenades dans Rome* de Stendhal annoté de sa main. Au printemps, le reste de la maison sera proposé aux enchères: des dizaines de tableaux, de meubles et de souvenirs qui rappellent la dispersion d'une autre demeure mythique: le château de Groussay de Charles de Beistegui... Aujourd'hui, il ne reste plus que les aquarelles d'Alexandre Serebriakoff, les fameux « portraits d'intérieur », pour témoigner de ces lieux hors du commun (il a d'ailleurs



inspiré cet article illustré par Sacha Floch Poliakov). L'éditeur Alain de Gourcuff vient de publier un facsimilé des 35 aquarelles faites à Groussay. Il pourra bientôt en faire de même avec celles réalisées à l'hôtel de Ribes. Ultimes vestiges d'un âge d'or français où la fortune, la culture et le goût ont été réunis au service de la beauté et incarnés par une femme exceptionnelle. Le 30 septembre dernier, comme chaque année, Jacqueline présidait le dîner des Amis du musée d'Orsay. Impeccable en veste Ungaro noire pailletée et pantalon blanc, elle a fasciné une nouvelle fois son auditoire. Droite, chic, spirituelle. Après un discours brillant sur Degas qu'elle avait elle-même écrit, tous les invités se sont levés pour une *standing-ovation* ! En novembre 2015, le Metropolitan à New York avait consacré une exposition-hommage à cette icône du style et on comprend pourquoi. Quarante ans plus tôt, Luchino Visconti avait pensé à elle pour incarner Oriane de Guermantes dans une adaptation d'*À la recherche du temps perdu*. Elle n'avait pas dit non. Hélas, le projet ne vit pas le jour. Jacqueline de Ribes n'a pas été immortalisée sur la pellicule, elle n'en a pas besoin. Elle est déjà entrée dans la légende.

Comme un rideau qui tombe à la fin d'un spectacle, l'hôtel particulier au raffinement unique éteint ses lumières. Les dessins d'Alexandre Serebriakoff témoignent de ce passé admirable, comme cette représentation de Jacqueline de Ribes, costumée pour le Bal oriental du baron Alexis de Redé en 1969.